

DU MÊME AUTEUR

ISABELLE KAUFFMANN

NE REGARDEZ PAS LE VOLEUR QUI PASSE, Flammarion, 2006

GRAND HUIT

roman

Couverture

Photographie de couverture : © Julien Levy

Maquette

TATO

www.lepassage-editions.fr

© Le Passage Paris-New York Editions, 2011



LEPASSAGE

*Si pour eux le temps équivaut à de l'argent,
alors je répondrai, le temps ne fait pas le bonheur.*

G. Schweich

*Ce n'est pas le temps qui passe
mais nous qui le traversons.*

Proverbe oriental

à deux K majuscules

Bas-Rhin, 8 avril 1924

La Bugatti pile sur la route déserte. Nuage de poussière au milieu de l'immense plaine quadrillée de champs de blé, de houblon, de colza. La collision a été évitée de justesse. Un corps est allongé sur le sol. Le conducteur, moustache en désordre et costume chiffonné, sort de son véhicule. Les mollets tremblants, il s'approche, puis se penche sur le visage immobile, celui d'une femme aux traits réguliers et cheveux sombres, une femme dont les bras minces s'arrondissent autour d'une corbeille et dont les jambes, à peine repliées, se perdent dans une large jupe à fleurs. On dirait une marionnette soigneusement posée sur le côté, prête à être rangée dans un tiroir. En trois temps, sous les yeux éberlués de l'homme agenouillé, un couinement s'échappe de la corbeille, une main minuscule apparaît, la boule de drap remue, découvrant un bébé emmaillotté, affamé, abandonné. Car la femme sur la route ne respire pas. Aucun souffle ne soulève sa poitrine pendant que l'enfant s'époumone, et son regard de jade reste figé alors que les petites paupières se froncent dans le visage congestionné. À son cou, aux poignets froids, pas le moindre pouls tandis que le sang afflue sous la peau tiède du nourrisson hurlant. C'est une morte qui porte, ou

plutôt qui portait un enfant plein de vie. Un enfant si jeune que l'homme n'ose pas le prendre dans ses bras. Il croit que pour accomplir ce geste ancestral, il faut un apprentissage ou un minimum d'initiation. Il saisit le couffin par les anses, regagne la voiture et l'installe près de lui, sur le siège du passager, en songeant qu'il doit aller chercher la femme par terre. Mais plaçant les mains sous les aisselles, il traîne le corps inerte loin de la voiture et sort de la route pour le déposer avec délicatesse sur l'herbe du bas-côté. Ce n'est pas ce qu'il avait prévu quelques secondes plus tôt. Pourtant il agit sans aucune hésitation, et après avoir vérifié que tout est en ordre, il s'assied derrière le volant, tourne la clé de contact, jette un coup d'œil dans le rétroviseur, puis s'en va.

Alors qu'il traversait égaré la campagne sans âme, Kitz retrouve le chemin perdu, et devient à trente-six ans, le père adoptif d'un enfant dont il ne sait que la date de naissance gravée sur une médaille. C'est un garçon qu'il prénommera David.

Le ciel immense se colore. Le vent se lève sur les champs de blé en herbe, de houblon sous l'humus, de colza blond au milieu desquels, sur une très longue route presque déserte, se trouve le point d'intersection de deux destins.

David, emporté par un automobiliste, a disparu de ce point de la surface terrestre dans un nuage de poussière. Trois mois après sa naissance, il quitte à jamais le corps de sa mère.

La narine s'étire, se dilate, puis se fige, arquée, frémissante, trois secondes suspendues, interminables, jusqu'au relâchement cataclysmique. Impossible de stopper le processus. L'éternuement est un phénomène aberrant, réponse démesurée du corps à la moindre agression de la muqueuse nasale. La nature ne manque pas d'humour. L'éternuement est universel. Tout le monde éternue, même les animaux. Avec souvent plus de discrétion et d'élégance que les hommes. Les bébés aussi éternuent, en version originale. Quand ils grandiront, ils seront amenés à doubler la scène avec l'onomatopée appropriée.

– Atchh...! – À vos souhaits – Merci.

Par un discret rituel, l'éternueur réintègre le club des gens civilisés sans trop de ridicule. Puis il se mouche en faisant le bruit d'une trompette. Ça continue. Il a le droit. Ce n'est pas de sa faute. C'est la nature encore qui fait autorité. En option, l'expiration bruyante, bouche ouverte, alors que la main enfouit le mouchoir humide dans la poche.

L'homme a éternué. Même quand on est triste, on éternue. Même quand on est désespéré.

Attendrie par ce père qui vient consulter seul avec son enfant, l'assistante du docteur Bollock sourit. C'est tellement

exceptionnel! Ses yeux pâles s'illuminent derrière les verres épais. Elle incline la tête sur l'épaule :

– C'est le portrait de son papa ce petit-là!

– Vous trouvez?

Elle hoche la tête :

– C'est vous en miniature : le même menton, le même nez, la même forme de visage... Et les yeux... mon Dieu, les yeux, mais ce sont les yeux du papa, ça!

David éternue. La secrétaire se rengorge d'un air triomphant. La vérité qu'elle croit détenir fait partie des innombrables fausses certitudes. David ne ressemble évidemment pas à Kitz. En réalité, c'est Kitz qui ressemble à David. Depuis qu'il l'a pris dans ses bras, son visage s'est modifié. De façon imperceptible, ses paupières se sont élevées, l'angle externe de ses yeux s'est ouvert, son menton est devenu tonique, et du coup, son nez apparaît moins proéminent. Surtout, la vie s'est infiltrée dans ses yeux éteints et les fait briller dès qu'il regarde l'enfant.

– Le docteur Bollock est très occupé, tu sais, je me demande s'il pourra nous recevoir sans rendez-vous.

David se trémousse et arrondit les lèvres comme pour prononcer « o ». Mais aucun son ne sort.

– Attendez, je vais voir.

Dans un déhanchement disgracieux, la croupe en flanelle grise s'extrait du bureau et se dirige vers la porte du cabinet clos. Elle s'élève de façon presque indécente lorsque le buste s'introduit dans l'entrebâillement, écrasant les iris du cardigan dans un amoncellement de plis. La voix chuchotée ne permet pas de tout entendre, juste les derniers mots :

– Bien entendu, docteur.

La porte est refermée au ralenti, à croire que le docteur Bollock s'endort et qu'il ne faut pas le réveiller. Volte-face. Les mains replètes tirent le gilet vers le bas, puis se dressent paumes en l'air, de part et d'autre du visage. Par petites touches, les reliefs de la mise en plis sont ajustés. L'annonce ne souffre aucun laisser-aller :

– Le docteur étudie un dossier difficile, il vous prie de patienter.

– ... Excusez-moi, pensez-vous qu'il en a pour longtemps?

Élévation synchrone des sourcils, du menton, des épaules, des doigts écartés en éventail. Les fleurs mauves étirées sur la poitrine sont projetées en avant. On ne sait pas.

La croupe, après une traversée chaloupée de la salle d'attente, réintègre le coin du secrétariat pour se laisser lourdement tomber sur la chaise.

David gigote. Il tourne la tête sur le côté gauche en ouvrant la bouche, piaule, hoquette et soudain se met à hurler, la voix, les bras, les jambes tendus dans un même élan.

Ignorant les coups d'œil anxieux du visiteur, la secrétaire met un point d'honneur à empiler des feuilles dactylographiées sans broncher. C'est une véritable professionnelle, les pleurs des bébés ne la gênent absolument pas. L'intensité des cris augmente, devient cyclique comme une sirène de police. Il ne manque plus que le gyrophare.

– Vous ne lui avez pas pris de biberon?

– Un biberon! Eh bien... non, je n'ai pas de biberon.

Comment imaginer que si l'homme inquiet est ici, c'est parce qu'à peine trois heures plus tôt il a trouvé ce bébé sur la route, et qu'il ignore comment le nourrir ? C'est la première fois, en même temps que la dernière, qu'il met les pieds dans cette ville et qu'il consulte le docteur Bollock.

– Messieurs Kitz père et fils !

La porte s'est ouverte sans prévenir. La phrase la plus extraordinaire qui soit vient d'être prononcée par le médecin. Les larmes emplissent les yeux du père et disparaissent de ceux du fils. David est soulevé, balancé, transporté dans le cabinet.

– Il faut le déshabiller, je vous prie.

La blouse blanche laisse entrevoir la cravate grise striée de vert. Derrière les pointes rousses de la moustache, le visage semble d'une grande bienveillance.

Le père s'en sort très bien. De façon méthodique, s'attaquant à chaque boutonnière, cordelette, épingle à nourrice, il démaillote l'enfant sans hésiter. Il est moins sûr de procéder au rhabillage avec la même aisance mais ne laisse rien paraître. La peau laiteuse de David semble presque translucide, marbrée de fines marques bleues en haut du thorax et sur les cuisses. Les jambes restent fléchies, les pieds suspendus dans l'air.

– Alors jeune homme, des soucis ?

Tout en fixant l'enfant calmé dans les yeux, le docteur Bollock l'examine, appuyant, tirant, pliant, étirant avec fermeté chaque portion du petit corps. Il n'y a plus aucun bruit dans le cabinet. Le poêle lance des ombres dansantes sur le tapis indien, embrase les panthères lascives du paravent,

nimbant la table d'examen d'une lueur orange et chaude. Kitz se laisse gagner par une sensation perdue de fragile évanescence.

– Alors moi, j'ai trop faim, papa !

Il sursaute en découvrant l'enfant face à lui, suspendu comme une poupée, entre les grosses mains constellées de taches de rousseur.

– Vous voulez dire que...

Hochements approbatifs.

– Il n'a pas mal, pas de maladie ou...

Négation de la tête, moustache retroussée, puis élévation d'un sourcil :

– Maman n'a pas donné de consignes ?

Il ne doit pas trembler, ses paumes deviennent moites, sa mine accablée.

– Comme je l'ai expliqué à votre assistante, tout s'est passé si vite, l'ambulance... l'hospitalisation... mon épouse n'a pas eu le temps de m'expliquer...

Six secondes asphyxiantes, et soudain, un bruit, un grignotage, le grattement d'une plume sur le papier. Le stylo laqué semble flotter dans la main du docteur Bollock, les mots s'inscrivent à une vitesse étonnante sur l'ordonnance puis dans la lumière ambrée de la pièce, lorsqu'ils sont relus à voix haute. Le régime alimentaire à suivre sans délai et sans inquiétude se termine par un point final triomphant.

– Rhabillez-moi, papa, c'est fini !

Il faut réussir la dernière épreuve. Se remémorer l'emballage élégant des roulés de veau et des gigots chez le boucher, le placement du rôti dans la diagonale, les superpositions et

pour finir, les coins du papier glacé rose rabattus sur le dessus. En quelques gestes alertes, tirant, tournant, improvisant, Kitz entortille l'enfant n'importe comment, remercie le médecin qui ouvre la porte, et promet de le tenir au courant.

Lorsqu'il aura réglé le prix de la consultation et souri à la secrétaire, il sera pressé d'oublier ses gros yeux de méduse délavée mais regrettera déjà les mains apaisantes, couvertes de taches de rousseur, du docteur Bollock.

David ressent un manque. Il y avait contre lui, avant, un battement doux et pénétrant, qui envahissait son ventre, sa nuque, ses cuisses, son corps entier, il y avait un arceau moelleux qui le soulevait ou le reposait, il y avait ces deux lumières vertes, ces deux gouttes luisantes qui s'approchaient de son visage, et tout cela était annoncé par le parfum de béatitude. À chaque fois. Maintenant il attend, mais ça ne vient pas. C'est fini. Il souffre. C'est encore plus profond que le vide, c'est un degré au-dessus, c'est l'absence. Il ignore encore qu'il existe des causes et des effets. Il retrouvera un autre battement, d'autres arceaux, d'autres lumières bleues, vertes, brunes, mais le parfum de béatitude a disparu. Peu à peu, de nouvelles odeurs s'imposeront. Ce ne sera plus jamais aussi fort.

Il y aura Colette, qui après avoir élevé onze garçons se perd dans les bouteilles de cognac et de kirsch ; Louise, poivrée aux yeux étincelants, sans tendresse ni sourire ; Joséphine, enveloppante, vanillée mais kleptomane ; Sylvaine, timide aux mains rêches, tâtonnantes, happée par le couvent ; Rachel, jasminée aux boucles caressantes, convolant avec un Argentin ; Marcelline, florilège de soupirs, reniflements, avouant soudain sa terreur des bébés ; Roselière, mélancolique aux chants tristes qui se suicide ; Lisbeth, chevelure

flamboyante, séduite par un colporteur ; Mona, négligente à la sueur tenace, qui laisse l'enfant mouillé, taché, barbouillé ; Anaïs, fleur d'oranger, iris clairs, doigts légers, lèvres chaudes...

Quelle que soit la nourrice, elle s'efface quand arrive le père. Impatient, chaque fois émerveillé de cet enfant devenu le sien un soir sur une route, il éprouve le besoin de s'en assurer en le chatouillant, le soulevant très haut dans l'air avec des bruits d'avion montant et descendant. David, lui, croit que ses envolées et plongées sont dues aux inflexions de cette grosse voix. C'est un circuit de montagnes russes, pour tous les deux, avec du vent plein la figure, des sensations nouvelles et le cœur qui tape de plus en plus vite. Une habitude et bientôt, une espèce de dépendance. C'est ainsi que l'amour s'installe entre l'homme perdu et l'enfant trouvé.

Car avant l'apparition de David, Kitz était en voie de disparition. Il fuyait ce jour-là. Il fonçait sans réfléchir et en dehors d'un corps de femme allongé en travers de la chaussée, rien n'aurait pu l'arrêter. Il ne mangeait plus, ne dormait plus, ne parlait plus depuis quatre jours. Et cela après plusieurs semaines de tourments. Plusieurs semaines pour explorer à grandes foulées mentales et dans toutes les dimensions l'étendue, ou plutôt le gouffre de son désarroi. Consternation, anéantissement, désespoir s'étaient succédé pour faire table rase de toute raison de vivre. L'ami de toujours, le frère de cœur, Oswald Sirmet, nommé par ses soins directeur adjoint de l'entreprise familiale, venait de disparaître en falsifiant les comptes, en s'attribuant les derniers brevets, et surtout, surtout, accompagné de Mme Kitz.

Odile n'avait rien laissé paraître. Ses yeux pensifs l'avaient émerveillé dès leur première rencontre et son visage incliné sur un cou mince lui donnait l'allure d'une biche. Elle fredonnait sans cesse en déambulant dans la maison ou le jardin, et le reste du temps, traçait des volutes sur d'immenses carnets à spirale, à la recherche de formes qu'elle faisait ensuite réaliser en fer forgé. Elle s'exprimait sans colère et discutait sans passion. Elle n'avait pas eu d'enfant, n'en parlait jamais, sauf une fois, en déclarant que pour rien au monde elle ne voudrait sacrifier sa liberté. Il n'avait rien vu, rien senti, persuadé que tout allait bien. Il l'avait perdue par inadvertance. Avec son unique ami. Oswald Sirmet. À l'instant où il avait réalisé la situation, des milliers d'éclats de vie s'étaient éparpillés autour de lui dans un grand fracas : les verres trinqués, les plaisanteries, les cigares, les contrats décrochés, les tapes dans le dos, les clins d'œil, les défis tenus, les paris manqués, les fous rires, les rêves de fortune, les messages codés, l'échappée de la pension, la cavale dans le train, les forfanteries, l'excursion en canoë kayak, les pétards à deux sous, le concours de varicelle, les devoirs échangés, les bonbons troqués, chapardés... Tous ces fragments avaient perdu leur blancheur étincelante et leur liseré d'or pour se ternir, se disperser sans forme ni couleur. Une vie en miettes, comminutive, irréparable. À quoi bon ? Après plusieurs semaines d'attente stérile puis quatre nuits et quatre jours de descente aux enfers, certaines réminiscences surnageaient comme des flaques de pétrole sur des flots houleux. Les regards surpris, les rêveries d'Odile et les silences d'Oswald prenaient tout leur sens. Il avait décidé d'en finir.

Avec détermination, il était monté dans sa voiture, avait fait vrombir le moteur à peine plus fort que d'habitude, avait filé sans hésiter. Il avait rendez-vous. Avec la mort en effet, mais pas avec l'oubli. Les engrenages se sont bloqués. Le grain de sable s'appelle David. Kitz est toujours en vie.

En quelques mois, les affaires reprennent. La société Kitz père & fils se tourne vers l'avenir. Rien ne vaut l'arrivée d'un enfant pour dynamiser une entreprise. Avec du sang neuf, les innovations se succèdent et l'usine de jouets connaît un nouvel essor.

Au fil des années, en observant nuit et jour son jeune protégé, l'industriel met au point toute une série de nouveaux modèles. *Le Tourne-Briquette*, *les Quilles Musicales*, *la Palmeraie sous les Étoiles* ou *le Poulet Patineur* deviennent des valeurs sûres de son catalogue. Désormais, l'organisation est bien rodée. En général, il apporte un prototype à la maison, le dépose dans le salon, puis analyse les réactions de l'enfant. Leur complémentarité est exemplaire. Grâce aux compétences de chacun, le succès est automatique. Qui aurait pu croire une chose pareille, alors que cinq ans plus tôt, l'affaire familiale agonisait et son propriétaire aussi ?

Dans chaque pièce traînent des vaches à deux ou trois pattes, des moutons tondus à regarnir, des légumes en carton, des serpents à roulettes, des pagodes chinoises, des fragments de vitraux en cours d'assemblage, des belettes, des singes, des fauves, des insectes géants, des trains, des camions de laitier, des tracteurs, des planètes, des poissons volants, des outils, des couverts en caoutchouc, des soldats,

des clowns, des trappeurs et leurs traîneaux, des Indiens, des mousquetaires, des éléphants et leur cornac, des arcs, des flèches, des ailes de papillon en soie multicolore, des raquettes, des glockenspiels, des kaléidoscopes.

La demeure est devenue amusante comme une grosse maison de poupée. Il y a le salon, la salle à manger, le bureau, la cuisine, la buanderie, la chambre de Kitz, la salle de bains mais aussi la chambre d'enfant, la nursery et la salle de jeux, seul endroit où de façon paradoxale, on ne trouve aucun jouet. Ici, David joue à ne pas jouer. Couché à plat dos sur le tapis, il reste des heures à fixer le ciel par la vaste fenêtre ogivale. Calme, presque immobile, il garde les bras écartés et de temps en temps les élève puis les abaisse, comme un oiseau qui vole sans impatience, en se laissant porter par le vent. Ses yeux verts deviennent encore plus clairs, presque transparents, des yeux de verre semblables à ceux de la femme couchée sur la route, cinq ans plus tôt. Mais personne ne peut faire le rapprochement en dehors de son père adoptif qui contemple l'enfant pâle aux boucles noires, et qui se souvient du poids surprenant de ce corps frêle traîné jusqu'au bas-côté, de la tête dodelinant dans une objection désespérée, et des zigzags tracés par les bottines sur le sol poussiéreux. Puis il revoit son départ précipité au volant, qui n'était pas une fuite, non, mais une pulsion, précisément une pulsion de vie qui l'éloignait à tout point de vue de la mort. bercé par le moteur, le bébé vagissant s'était endormi jusqu'à ce que la faim l'anime pour de bon, mais le plus étonnant était qu'en l'espace de deux heures, Kitz avait mis en place le scénario idéal pour l'arrivée de son fils. À quelques jours

près, la naissance devait concorder avec l'absence d'Odile. Ne possédant aucune famille pour l'accueillir, et encore moins démentir, elle serait allée accoucher en Suisse auprès d'une amie d'enfance. L'ictère qui l'avait alitée pendant les mois précédant son départ donnerait sans aucun doute le change d'une grossesse mal supportée, avec ses vomissements et sa neurasthénie. Au bout du compte, la double trahison divulguée avec quelques semaines de décalage expliquerait l'abandon de l'enfant par une mère volage, dépourvue de scrupules. L'histoire avait bien fonctionné, personne n'avait douté de sa véracité. Mieux encore, elle avait provoqué la compassion de l'entourage. Il n'y avait eu qu'à laisser passer le temps pour que les habitudes s'installent, et que chacun occupe sa place, de la façon la plus naturelle qui soit. Et pour obéir à Odile qui n'avait laissé qu'un mot lapidaire :

« Adieu, je pars avec Oswald, oublie-moi. »

Quand David se relève, il met un petit moment à atterrir. On a beau lui parler, il ne répond pas. Et puis il s'étire et demande à boire un verre de lait. La récréation terminée, il retourne tester les jouets pour l'usine de son père.

– Tu sais, papa, pour faire couler l’arrosoir, il faudrait appuyer sur la tête du jardinier, sur son chapeau de paille, comme ça, tu vois... plusieurs fois, ça pomperait, et l’eau tomberait sur la plate-bande devant, et on ferait germer les haricots.

– David, ton idée est excellente, je te remercie mais il faut dormir.

– Attends, papa, je n’ai pas sommeil, je dois encore t’expliquer une chose. Juste une dernière.

– Demain.

– S’il te plaît!

– Demain! Il est trop tard, bientôt minuit, tous les enfants de sept ans dorment à cette heure-ci.

– J’en ai huit, presque!

– Ça ne change pas l’heure, allez, je te dis bonsoir.

Le père se redresse, caresse la petite tête bouclée, diminue l’intensité de la lampe de chevet pour ne laisser qu’une veilleuse.

– Papa, regarde ma main, imagine, je l’enfile dans une espèce de gant qui se termine par un bec d’oiseau... je l’ouvre, je le ferme, cui, cui, cui, j’en mets un sur chaque main, cui, cui... quo, quo... ça va toi? Tu as bien volé aujourd’hui?

– Demain!

– Hé, tu vois, avec, j’attrape des brindilles, des ficelles, de la laine, qui seraient fournies dans la boîte et je construis un nid, un vrai nid! C’est pas facile comme jeu, ça irait à partir de six ans.

– C’est à creuser cette idée.

– Justement, écoute. Avec le bec, je peux aussi creuser dans un bol rempli de lentilles pour chercher des vers de terre... en vrai, ce serait des fils de réglisse.

– L’idée est bonne, mon garçon, on récapitulera demain.

Kitz pose ses lèvres sur le front lisse, remonte la couverture, en quelques pas précautionneux sort de la chambre, se retourne, doigt vertical devant la bouche, ferme la porte.

– Papa, papa!

(Réouverture de la porte, trapèze lumineux sur le sol, soupir.)

Dans la boîte, il faudrait ajouter des œufs en porcelaine avec dedans des petits oiseaux en plume, ils chanteraient en ouvrant la coquille, il faudrait une charnière, tu sais avec un mécanisme de boîte à musique, les parents garderaient les œufs au début, et ils les mettraient un par un dans le nid, quand l’enfant serait sage ou s’il travaille bien à l’école, pour le récompenser et on pourrait aussi...

– Demain! Tu dors maintenant, David!